
LA FAMILLE DANS TOUS SES ÉTATS : UNE PERSPECTIVE PSYCHOLOGIQUE ET ÉTHIQUE.

Gérard Salem

article paru sous le titre : La famille dans tous ses états : une perspective psychologique et éthique, dans la revue L'Éducateur, 9 :8-13,1993.

La famille à la mode

La célèbre citation de Balzac, "La famille sera toujours la base des sociétés", semble aujourd'hui d'une curieuse pertinence. Non seulement les gouvernements, mais nombre d'institutions, de spécialistes, de chercheurs ou de soignants de tous horizons s'y intéressent avec une soudaineté qui laisse pensif. La voilà à la mode, gibier de choix pour sociologues, économistes, anthropologues, historiens, politiciens ou cliniciens. La voilà copieusement médiatisée, par le biais de la fiction (sagas familiales et autres feuilletons sirupeux pour petits et grands) ou par le truchement d'une "réalité" transfigurée en spectacle par la télévision (*reality shows*). La voilà dans le collimateur des sondages, au menu des campagnes électorales, ou encore sur le marché des thérapies.

Pourquoi tout ce tapage? On nous dit, chiffres à l'appui, que la famille traditionnelle se délabre et que la structure du lien de parenté se modifie. On nous signifie que, dans les soubresauts de l'ère postindustrielle, la cellule familiale ordinaire se métamorphose, qu'elle prend des formes bâtardes et atypiques. Non seulement elle "éclate", mais elle devient "monoparentale", "recomposée" ou de nouveau "matrilinéaire". Le tout sur fond de cristaux liquides et de métropoles bétonnées et "taguées". On nous dit enfin que la famille peut s'avérer pathogène en entravant la fameuse autonomie de l'individu - dont le culte est plus que jamais porté au pinacle. Les uns se réjouissent de tels changements, les autres s'en désolent.

Ce qui est frappant dans toutes ces observations (et qui n'est pourtant jamais relevé), c'est leur caractère purement fonctionnel, à caractère sociologique, économique, ou politique, sans que des paramètres de type éthique soient pris en compte par les chercheurs. Les lignes qui suivent tentent de contribuer aux débats actuels par un éclairage qui prend ses sources dans la consultation thérapeutique, en examinant particulièrement la condition des familles recomposées. En tant que psychiatre et thérapeute de famille, il me paraît essentiel de tenir compte d'une perspective (forcément) plus intimiste, qui offre un accès à des données que les membres d'une famille dévoilent plus volontiers dans le secret de la consultation que dans le micro d'un enquêteur ou dans le climat hystérique d'un plateau de télévision. La confidentialité thérapeutique est propice à la mise à jour d'aspects cachés de

l'iceberg familial, et incite à considérer avec prudence les conclusions hâtives, les clichés récents ou les ratiocinations liées à des recherches plus "techniques".

Mais auparavant, rappelons quelques données "brutes" du problème actuel.

La famille décomposée

Les préoccupations actuelles se réfèrent toutes aux bouleversements assez spectaculaires qui ébranlent l'édifice familial depuis une trentaine d'années. Si depuis le début du siècle, le divorce augmente régulièrement dans les pays industrialisés, ce n'est que depuis le milieu des années soixante qu'on observe, dans ces mêmes pays, une accélération de la "désagrégation" familiale. Notamment par de brusques changements des indices démographiques, changements dont la simultanéité et l'intensité forment un contraste saisissant avec le *baby boom* de l'après-guerre.

L'indice de fécondité a en effet baissé de 30%, avec une diminution importante du nombre de familles à trois enfants et plus. En Suisse, une femme avait en 1900 une moyenne de 3,9 enfants, en 1946 une moyenne de 2,6 enfants, et en 1986 de 1,5 (Kellerhals). L'*indice de nuptialité* (taux des mariages) a également baissé dans les mêmes proportions, alors que l'*indice de divortialité* triplait et que le nombre de naissances hors mariage passait en dix ans de 8% à 25 %. On note en même temps une augmentation parallèle de la *cohabitation sans mariage*, qui a quadruplé, en touchant des populations plus jeunes. La multiplication des ruptures et des divorces aboutit peu à peu à une augmentation des familles dites "monoparentales" et des familles "recomposées" (Roussel).

Ces changements dessinent un nouveau paysage de constellations familiales, une "typologie" inédite frappante par sa diversité. Après l'échec des années 60-70 des "communautés" non familiales, on note à présent l'éclosion d'un pluralisme de modèles: unions libres, remariages, célibat délibéré, simple cohabitation, unions informelles éphémères, familles monoparentales ou recomposées. Je passe ici sous silence d'autres formes aberrantes de familles "modernes": celles issues de mariages d'homosexuels, celles dont la progéniture est "programmée" par fécondation assistée (naissances à la carte d'oeufs congelés, insémination de jumeaux en deux temps, parfois à des années d'intervalle!), et ainsi de suite.

Tout se passe comme si désormais les gens en prenaient à leur aise avec l'institution du mariage, en donnant la préférence à d'autres valeurs telles que la réussite sociale et professionnelle, le confort et la liberté de l'individu, et à des priorités telles que l'authenticité des sentiments et des choix amoureux,

la défiance envers les pactes ou contrats trop conventionnels, l'efficacité, la rentabilité, etc. De ce fait, aujourd'hui on se marie ou remarie "à la carte".¹

Causes et conséquences, en vrac

Les causes invoquées par nombre de sociologues et d'enquêteurs sont désormais classiques. La diffusion de nouvelles méthodes contraceptives et l'augmentation du niveau d'activité professionnelle des femmes semblent jouer un rôle important dans ces changements. La femme a acquis la maîtrise de sa propre fécondité et contrôle mieux le "planning familial". En outre, son entrée spectaculaire sur le marché du travail, depuis le milieu des années 60, fait qu'elle occupe bien plus souvent qu'auparavant des postes à responsabilité. Du même coup, son salaire est devenu un nouveau moyen d'assurer l'égalité de sa condition par rapport à celle de l'autre sexe, et représente une forme d'indépendance nouvelle.

Cette tendance à considérer la vie familiale et sociale en donnant la priorité à la réussite individuelle et au confort plus qu'aux devoirs et aux obligations mutuelles évacue de la scène les préoccupations d'ordre moral - prototype propre à la civilisation de consommation. Beaucoup de ces "nouvelles familles" tiennent à fonder leur lien sur "un pacte privé, renégociable et résiliable" (Kellerhals), quitte à se débarrasser d'un conjoint comme d'un rasoir ou d'une paire de bas usagés.

Les conséquences invoquées par les mêmes sociologues s'en tiennent pour l'instant à un niveau singulièrement descriptif, sans aller en profondeur. Tout au plus quelques prophéties sont-elles esquissées par les plus inspirés. La dilution (ou *parcellisation*) des liens familiaux laisse présager à moyen et long terme divers remaniements de la constellation classique: étroitesse et métissage des fratries (grandir avec un seul frère ou soeur, avoir plus fréquemment des demi-frères ou demi-soeurs); raréfaction ou métissage de la famille élargie, avec ses oncles, ses tantes, ses cousins; diminution des contacts entre collatéraux (due entre autres à la dispersion géographique); isolement de la famille nucléaire (avec divers effets sur la sociabilité des enfants et des adultes), etc. On nous annonce aussi une persistance des relations intergénérationnelles, comme de la relation mère-enfant, alors que le lien père-enfant deviendrait plus relâché, malgré l'apparition des papas-poules. Ces données sont-elles vraiment si nouvelles?

¹ On m'a rapporté récemment une information qui m'a laissé méditatif : la suggestion japonaise d'une nouvelle formule de mariage, à contrat renouvelable tous les dix ans! (Le Japon technologique a-t-il à ce point le sens du business pour traiter le mariage comme une affaire bonne ou mauvaise, un *deal* plus ou moins "rentable" pour l'individu?)

Un champ d'observation intimiste: la thérapie de famille

La plupart de ces données ressortissent d'enquêtes socio-démographiques et sont analysées par des spécialistes qui ne rencontrent guère les familles et se contentent de recensements, ou bien qui établissent avec les familles rencontrées une relation d'expert "neutre". Cette forme de relation "objective" et "objectivante" a certes quelque avantage pour mesurer des mouvements d'ensemble. Mais elle perd en profondeur ce qu'elle gagne en nombre. Toute autre est la relation qu'instaurent les praticiens soignants avec la famille. Médecins de toutes spécialités (en particulier généralistes, psychiatres et pédiatres), psychologues, éducateurs, assistants sociaux, conseillers conjugaux et thérapeutes de famille sont bien placés pour partager avec les membres des familles qui les consultent les problèmes vécus en profondeur. Mais trop souvent, leurs observations sont cataloguées "d'anecdotiques", ce qui du point de vue de la recherche contemporaine frise l'infamie!

Pourtant, il est intéressant d'observer que les demandes de consultations familiales ou conjugales vont augmentant, au point que la plupart des praticiens et des services spécialisés sont débordés et ne parviennent pas à suivre la demande. Ce champ d'observation et de réflexion devrait être mieux pris en compte dans l'évaluation des changements familiaux, car il est fort révélateur de ce qui se passe à un niveau plus profond. Pour donner un exemple des observations recueillies en consultation, je limiterai mon propos aux familles dites "recomposées".

La famille telle qu'en elle-même

Avant de définir une famille recomposée, ou de conclure à un remaniement des structures de parenté, il convient de réexaminer ce qui constitue le fondement d'un lien familial, dans tous ses aspects spécifiques (et non en se limitant à ses aspects sociaux, juridiques ou biologiques). Ceci permettra d'éviter les conclusions hâtives dérivées d'observations trop techniques et forcément incomplètes.

Le lien familial est défini de façon universelle par deux paramètres fondamentaux : l'alliance et la filiation. La famille est un groupe naturel, à interactions fortes, au sein duquel les relations "verticales" de type intergénérationnel (grands-parents / parents / enfants, etc.) sont plus significatives et plus puissantes que les relations "horizontales" (fratrie, liens de cousinage, alliance conjugale). Ce fait est non seulement une donnée admise en anthropologie (avec de légères variations culturelles ou historiques), mais il est quotidiennement observé en thérapie de famille. Il

.....

existe des règles universellement respectées dans les familles d'ici ou d'ailleurs, et ceci quelle que soit l'époque. Un exemple évident et bien connu est le tabou de l'inceste (Lévi-Strauss).

Ces diverses caractéristiques circonscrivent un type de lien très spécifique, en aucun cas réductible à d'autres types de liens sociaux. Les paramètres de ce lien sont d'une part le substrat biologique et génétique ("le sang"), d'autre part le patrimoine commun (impliquant les "biens" concrets ou symboliques liés à l'histoire de chaque famille, autrement dit le "leg" d'une famille à chacun de ces membres), le partage du patronyme, la cohabitation durable ou moins durable (critère finalement moins important qu'on ne le pense), la répartition invisible des dettes et des mérites (aspect éthique peu considéré par les "experts"), enfin, l'attachement affectif.

La plupart des familles qui consultent aujourd'hui le font précisément dans le contexte du délabrement des structures familiales dont il est question. Nombre d'entre elles viennent pour des problèmes de santé mentale d'un ou plusieurs membres (avec le souci de préserver leur santé et la cohésion du groupe familial), et beaucoup réclament une aide pour "y voir plus clair" dans leurs relations, pour décider s'il faut vraiment dissoudre un lien conjugal ou le préserver, car ils sont en proie à une ambivalence frappante, teintée de culpabilité envers le conjoint ou les enfants. Enfin, bien des familles "monoparentales" appellent au secours pour pallier la difficulté d'élever seul un enfant, ou pour compenser carrément l'absence du parent manquant en trouvant un partenaire substitutif dans le thérapeute.

Qu'elles soient éclatées ou fusionnelles, ces familles sont confrontées avant tout à un problème fondamental commun : comment faire reconnaître leur légitimité. Cette donnée échappe aux enquêtes, aux grilles d'analyse et aux statistiques, et doit nous inciter à considérer avec prudence des explications trop hâtives fondées uniquement sur des indices démographiques. Il ressort de ce champ particulier d'observation et de témoignages qu'il n'est pas du tout facile de se séparer, que la dissolution d'une famille crée des problèmes durables, parfois cachés, qu'elle entraîne des séquelles à moyen et long terme. Il n'est pas si simple de recomposer une nouvelle famille en considérant la précédente comme "liquidée". Celle-ci continue d'exister, souvent à travers des symptômes, un mal de vivre, ou des problèmes existentiels graves. Autrement dit, une famille peut en cacher une autre! A fortiori, il est impressionnant de constater que nombre de couples à cohabitation simple ou de familles recomposées répètent le même scénario propre à la famille "liquidée", toujours au nom des mêmes besoins d'autonomie ou du même idéal d'amour "authentique" ou du même rêve américain de réussite sociale et professionnelle.

Comme le relevait Gregory Bateson, un des pionniers du concept de *déterminisme interpersonnel* (notamment dans la communication familiale), nos comportements sont profondément imprégnés par les *expectatives mutuelles*, surtout dans les groupes à interactions fortes et avec les personnes qui jouent un rôle important dans notre survie existentielle ou affective. Cette "imprégnation" *multilatérale* continue de fonctionner même après les ruptures, après la liquidation "claire" sur le plan juridique, social, du lien familial. Ces ruptures sont, plus souvent qu'on ne veut l'admettre, une forme d'évitement qui ne résout rien et n'apporte aucune réelle liberté, un peu à la manière du *cut-off* décrit par Murray Bowen, autre pionnier de la thérapie de famille (Bateson, Bowen, Salem).

La famille recomposée chez le thérapeute

Fonder une famille recomposée entraîne une complication du patrimoine familial, des identités, des rôles et des relations, de nouvelles définitions de la responsabilité de chacun, de nouveaux dilemmes pour les parents, les beaux-parents, les enfants, les grands-parents, de nouvelles interactions avec l'environnement social et son tissu, une redéfinition des relations affectives, une confusion entre l'identité et le rôle ("qui est mon vrai papa? celui qui s'occupe de moi ou celui dont je porte encore le nom?"). Ces problèmes ne sont pas si nouveaux : ils ressemblent curieusement à ceux connus par les familles adoptives, confrontées à des clivages du même genre.

Ces données mettent en évidence l'importance de la dimension éthique du lien familial, peu prise en considération par les chercheurs "de terrain" ou les analystes de chiffres jaillis d'ordinateurs. Cette dimension concerne toute famille sans exception, intacte, décomposée ou recomposée, avec ses enfants, ses adultes, ses vieillards. Elle se formule en termes de *justice dynamique*, comme l'a définie Ivan Boszormenyi-Nagy, autre pionnier de la thérapie de famille, et implique une psychologie interpersonnelle qui tienne compte autant des motivations centripètes que centrifuges de tout membre d'une famille, autrement dit, des *loyautés* de chacun envers les autres membres et envers le patrimoine commun. Ce type de motivation nourrit d'ailleurs une *culpabilité* dont on retrouve fréquemment les stigmates dans les problèmes des familles recomposées.

Le clivage des loyautés entre la nouvelle et l'ancienne famille est un phénomène qui touche non seulement les enfants, mais aux ex-conjoints. La culpabilité que ce mécanisme charrie s'exprime de façon indirecte, par le biais de comportements symptomatiques, de conflits ou de rivalités. Par exemple, l'enfant a pour mission secrète de saboter la nouvelle relation conjugale de sa mère ou de son père. Il reste le "gardien" de l'ancienne

relation familiale, et ceci pas seulement d'une façon égoïste ou "centripète" (comme le modèle psychanalytique nous a habitués à définir les motivations inconscientes), mais par souci pour ses propres parents, ou encore par référence à ses grands-parents, ou même par solidarité envers un frère ou une soeur. Bref, par devoir, par égard, par loyauté, et pas forcément dans le but de "satisfaire ses besoins régressifs et infantiles", ou parce qu'il ne parvient pas "à faire le deuil" (clichés standard dont se gargarisent trop de thérapeutes). En ce sens, il reste le dépositaire de la relation non "liquidée" en profondeur.

Ces mécanismes sont plus puissants lorsque la séparation est faite de façon "asymétrique", je veux dire lorsque l'un des parents est "perdant" comparé à l'autre. Ou bien lorsque la séparation s'est faite sans aucune tentative préalable de sauvegarder la famille (mécanisme du *cut-off*). Ces situations font porter à l'enfant une charge bien lourde, qui permet d'exonérer un parent et de venger l'autre en même temps, en leur laissant vivre leur "besoin d'autonomie", ou "d'amour authentique", ou de "réussite sociale et professionnelle". Ceci constitue une des nombreuses formes de la *parentification* pathologique observable dans maintes familles (attribution d'un rôle de parent caché à l'enfant). Certes, beaucoup de thérapeutes sont attentifs à ces problèmes et tentent de les résoudre en amenant les ex-conjoints à mieux "élaborer le deuil de leur séparation", ou bien à coopérer en tant que parents pour décharger leur enfant de ses tâches trop pesantes, mais cela ne suffit pas toujours! Car il ne s'agit pas ici uniquement des loyautés de l'enfant envers ses parents, mais de chacun des parents envers l'autre et envers les deux familles d'origine. Il serait temps de se débarrasser des clichés qui centrent le problème uniquement sur les besoins de l'enfant dans les familles recomposées, et redécouvrir les autres paramètres du schisme conjugal.

On ne tient pas assez compte non plus, dans les familles recomposées, des dilemmes posés aux grands-parents. Ceux-ci sont souvent les "cibles" indirectes de la séparation, ce qui signifie plus souvent qu'on ne le pense un règlement de comptes dirigé davantage vers eux que vers l'ex-conjoint. D'où une intense culpabilité, plus ou moins consciente, sur trois générations, qui se répercute donc sur les ex-conjoints, en produisant toutes sortes de symptômes, ou bien, une fois de plus, sur les enfants, dans leurs rêves et leurs terreurs nocturnes, dans leurs phobies scolaires ou leur manie de se ronger les ongles, dans leurs conduites de fugueurs ou de toxicomanes, bref, dans leurs comportements autodestructeurs et culpabilisants pour les membres de la famille recomposée. Comportements du type "no future", visant à rétablir indirectement la balance des dettes et mérites en se punissant eux-mêmes, et à travers eux, leurs parents, et ainsi de suite. Ici, la légitimité de la famille devient destructive (Boszormenyi-Nagy).

.....

Cette perspective éclaire mieux aussi les relations problématiques qui se tissent dans les fratries "métissées" des familles recomposées : loyautés rivales, compétitions, jalousies, ressentiments cachés, besoin de "sacquer" le beau-parent, déstabilisation du nouveau foyer provoquée lors de fugues d'enfants ou adolescents qui réintègrent la maison du parent laissé pour compte, crises conjugales consécutives dans la famille recomposée, etc. La liste est longue.

Dans de tels contextes, la tâche des thérapeutes est bien difficile. Il ne suffit plus de "faciliter la communication" entre les membres de la nouvelle et de l'ancienne famille, il s'agit encore - quand c'est possible! - de surmonter les clivages, de dégager l'enfant de ses charges invisibles, de restaurer des priorités relationnelles, de démêler la confusion des rôles et des identités, de faciliter la reconnaissance mutuelle, d'encourager les mouvements réunificateurs, etc. Tâche complexe qui explique l'inflation des intervenants (pédiatre, psychologue scolaire, éducateurs divers, psychiatres, conseil conjugal, juristes, etc.) et ajoute à la confusion.

La famille: un creuset éthique

Examinée sous cet angle, on voit que, "intacte", "monoparentale" ou "recomposée", la famille représente plus qu'un simple épiphénomène social, ou je ne sais quel "sous-système" dépendant d'un corps social et de ses mouvements économiques ou démographiques. Le lien familial a une spécificité, une force parfois redoutable, des exigences bien définies, non réductibles aux accidents de l'histoire. Elle fonctionne à la manière d'un creuset éthique, qui semble destiné à sauvegarder l'enjeu de la *réciprocité* de type *Je-Tu* (et non *Je-Ça*), comme dit Buber. cette dimension éthique paraît d'ailleurs indispensable, non seulement aux relations familiales, mais humaines, en particulier lors des accidents de l'histoire qui mettent la dynamique de la réciprocité en péril, au profit d'un point de vue trop individualiste (Buber, Boszormenyi-Nagy)).

Est-ce ce qui explique l'engouement actuel de bien des jeunes pour les généalogies, ou la fascination du public pour les sagas dynastiques qui font le menu des *soap opera* télévisés? La nostalgie d'enracinement présente au coeur de bien des crises existentielles d'aujourd'hui ne reflète-t-elle pas le même besoin atavique? Est-ce ainsi qu'il faut aussi comprendre la reviviscence de l'intérêt pour la famille traditionnelle et le retour au clan qui s'esquisse au coeur de nos sociétés urbanisées?

Réflexions critiques

Si l'on tient compte de cette dimension éthique des liens familiaux, il paraît évident qu'il faut réexaminer avec plus d'exigence la signification du "délabrement" apparent de la famille. Celle-ci connaît une évolution de type sinusoïdale, comme le montre l'histoire. Ce n'est pas la première fois qu'on assiste à de telles fluctuations, et, chaque fois, la famille s'est reconstituée, faisant la preuve d'une singulière stabilité à travers les âges (Burguière & coll). Il importe donc de conserver un regard critique sur les terminologies à la mode et sur les analyses qui ne tiennent pas compte de ces enjeux éthiques. Autrement dit, il convient d'intégrer dans toute analyse les aspects plus profonds de la parenté et de la famille, avant de conclure à un "remaniement des structures de parenté" (Kellerhals), puisque de telles structures ne dépendent pas seulement de paramètres biologiques, juridiques ou sociaux.

Convient-il d'attribuer le "renouveau du familialisme" à l'inquiétude des gens quant à la capacité de l'état de veiller sur leur destin, et à la crainte relative du marché du travail (Kellerhals)? Voilà une hypothèse fort réductrice, qui laisse entendre que la famille n'a pas d'autres motivations que celles des marchands! Faut-il attendre des malheurs à vaste échelle, des catastrophes plus larges, pour réaliser que la famille peut constituer non seulement un refuge, mais une forme de garantie naturelle contre la solitude et le désespoir? Ses valeurs traditionnelles (solidarité, sécurité, préservation de la postérité, etc.) constituent précisément autant de critères de nature éthique. Il est frappant de constater que, déjà, les campagnes anti-sida vantent sur leurs affiches la fidélité comme une protection encore plus sûre que les préservatifs les plus performants, ceci après avoir valorisé la satisfaction du désir et la préservation de la liberté sexuelle et de "l'élan amoureux" grâce à une protection de caoutchouc.

La famille nous rappelle aujourd'hui comme hier notre besoin d'enracinement, non seulement dans une origine qui se situe en amont de l'époque, mais dans un dessein collectif à long terme qui se situe en aval, dans notre postérité. Peut-être conviendrait-il de donner davantage la parole aux familles elles-mêmes, en constituant par exemple des "conseils familiaux" spécifiques, chargés de réfléchir sur sa propre condition et dotés du pouvoir de l'améliorer (comme il en existe actuellement face aux institutions scolaires, par les associations de parents d'élèves, ou face aux institutions médicales, comme certaines associations de parents de diabétiques, d'handicapés divers, etc.). Nous apprendrons peut-être quelque chose de neuf en redonnant la compétence à la famille, au lieu de la coloniser avec nos regards de "spécialistes". Elle donnera alors,

.....
probablement, toute la mesure de sa compétence de "gardienne" de notre patrimoine éthique.

La famille sur le point de mourir, comme le prétendait David Cooper? Je demande à voir.

Bibliographie

- Bateson G. Communication. in : Winkin Y. La nouvelle communication. Seuil, Paris, 1981.
Buber M., Je et Tu. Ed. Aubier, 1969.
- Burguière A., Klapsich-Zuber C., Segalen M., Zonabend F. Histoire de la famille, tomes I & II. Ed. Armand Colin, Paris, 1986.
- Boszormenyi-Nagy I., Spark G.M. Invisible loyalties. Hagerstown, Maryland, Harper and Row, 1973.
- Bowen M. Family therapy after twenty years. In : Arieti S., American Handbook of Psychiatry. Vol. 5 : 367-391, Basic Books Inc. New York, 1975.
- Cooper D. Mort de la famille, Ed. Seuil, Paris, 1971.
- Cuénoud F. Familles monoparentales, des changements profonds. UNIL no 71, 1992/2, Lausanne, 1992.p.31-32.
- Kellerhals J. Construire, no 16, avril 1992, p.40-41.
- Marques G. La famille, in : Les valeurs suisses, Ed. Peter Lang, Berne, 1991.
- Roussel L. L'avenir de la famille, La Recherche no 214, vol 20, p. 1248-1253, oct. 89.
- Salem G. L'approche thérapeutique de la famille, Ed. Masson, Paris, 2005 (4^e éd.).

Adresse de l'auteur :

Dr Gérard Salem, Privat-docent, MER
16, ch. de Lucinge
CH-1006 Lausanne
Tél. +41-21-310.48.38/37
Fax +41-21-310.48.39
Email gerard.salem@cimi.ch